

Enseigner l'histoire avec la bande-dessinée - La BD un discours sur l'histoire - La BD un document d'histoire

Les documents « coup de pouce » pour la colonne 1 : analyse graphique

Le vocabulaire d'une planche

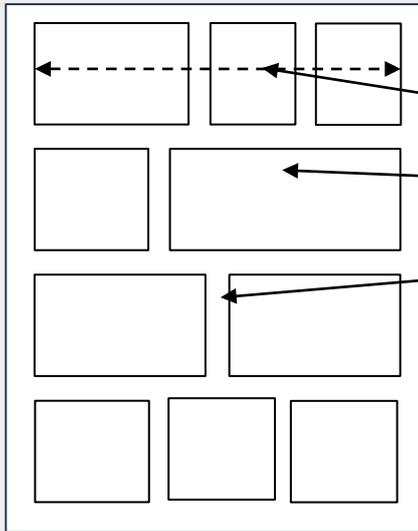


Planche : nom donné à une page de bande dessinée, à l'ensemble des cases d'une page.

Strip ou bande : ensemble des cases qui composent une ligne horizontale.

Case ou vignette : en général, le carré ou le rectangle dans lequel vient se loger l'image, généralement entourée d'un filet (trait).

Espace intercase ou gouttière : espace entre chaque case. C'est là que se déploie l'**ellipse**, procédé essentiel de la BD, faisant appel à l'imagination du lecteur afin de faire avancer le temps qui passe entre deux cases. L'ellipse permet de sauter des événements sans importance afin de ne pas casser le rythme de l'action, ou au contraire de ne pas montrer un événement important pour accentuer un suspense, une sorte de frustration voulue

Le vocabulaire de la vignette

Bulle : de forme variable, elle contient les paroles ou les pensées des personnages.

Cartouche : encadré contenant des éléments récitatifs ❶ (indique où et quand se passe l'action) ou narratifs ❷ (commente les actions).

Onomatopée : mot qui imite le son. C'est le bruitage de la bande dessinée.

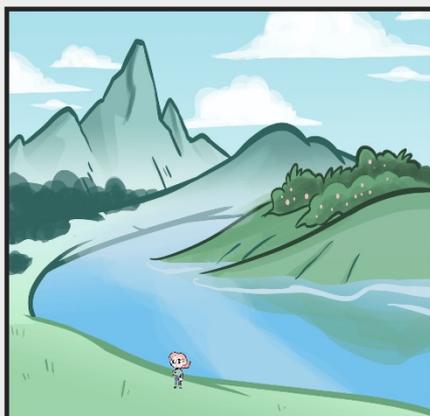
Idéogramme : icône, symbole ou petit dessin exprimant une pensée ou un sentiment



Lettrage : réalisation à l'encre des textes et dialogues d'une bande dessinée.

Typographie : manière dont le texte est imprimé (caractères, forme, épaisseur, disposition...).

Les plans et angles de vue



Plan d'ensemble

Très gros plan ou insert

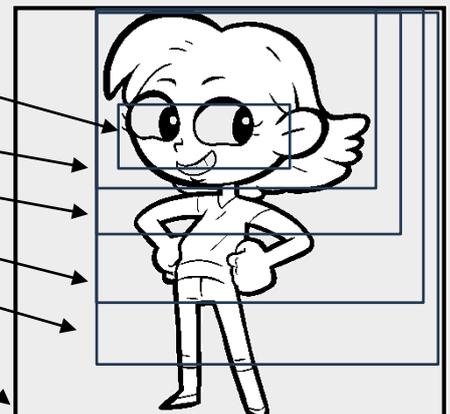
Gros plan

Plan rapproché

Plan américain

Plan italien

Plan moyen ou « en pied »



Deux angles de vue principaux : la **plongée** (vue de dessus) et la **contre plongée** (vue de dessous).

Source : <https://bndf.bnf.fr>

Les documents « coup de pouce » pour la colonne 2 : la BD comme source historique

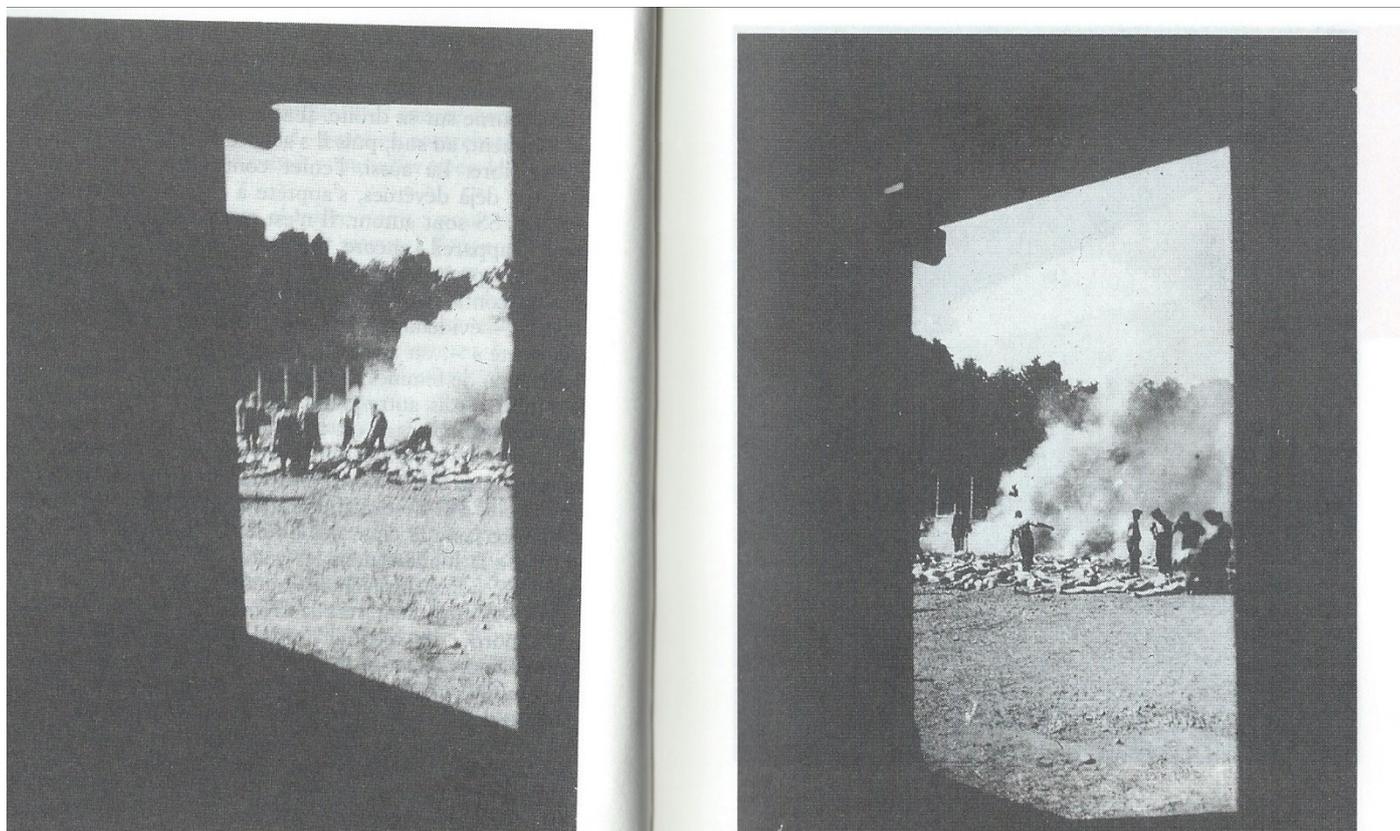
Document 1

Le centre de mise à mort ne cesse pas pour autant d'être alimenté en victimes. Si son activité diminue avec la perte par l'Allemagne des pays occidentaux, deux convois arrivent toujours depuis Theresienstadt, la Lituanie, Litzmannstadt, l'Italie ou la Slovaquie. Les effectifs du Sonderkommando, encore à leur maximum du « programme Hongrie », ne sont plus nécessaires pour les SS, qui entament leur liquidation, afin d'en réduire le nombre. Le 23 septembre, 200 sont emmenés hors du camp et exécutés. Le 7 octobre, la résistance du camp informe son pendant au sein d Sonderkommando de l'imminence d'une nouvelle vague d'exécutions, cette fois de 300 hommes. A 13h25, alors que les SS viennent chercher les hommes à exécuter, le Sonderkommando du KIV se soulève, ses membres utilisant haches et autres outils contre les SS. Les hommes incendient le bâtiment du crématoire IV, qui est détruit, et tentent de franchir le périmètre barbelé. Ceux du crématoire II se joignent au soulèvement et tuent plusieurs gardes SS, avant de réussir à s'évader*.

Source : Tal BRUTTMANN, *Auschwitz*, La Découverte, 2015, page 97.

*Tous les hommes du Sonderkommando sont retrouvés et exécutés par les SS plus 200 autres en représailles de la révolte. Le dernier convoi à connaître une « sélection » est celui du 30 octobre 1944.

Document 2



Source : Georges DIDI-HUBERMANN, *Images malgré tout*, Éditions de minuit, 2005, pages 24-25.

Les documents « coup de pouce » pour la colonne 3 : la BD comme outil de transmission de la mémoire

Document 1

Spiegelman ne veut pas se borner à « raconter une histoire » ou à reconstituer une biographie compréhensible. Il cherche aussi à décrire les mécanismes de remémoration et de transmission avec toutes les ruptures et digressions occasionnelles qui peuvent survenir quand les deux interlocuteurs ont des liens personnels entre eux. Dans les interstices du témoignage, nous apprenons de plus en plus de choses sur Vladek et sur Art. Les ruptures et digressions nous donnent l'impression d'assister à des échanges sous-tendus par des liens intimes. Elles nous rappellent que le récit de Vladek n'est pas une chronique purement factuelle, mais un cheminement productif, que la remémoration est une interprétation du passé. Spiegelman glisse des informations sur les faits historiques, sur les personnages ou sur les relations entre eux en jouant sur les inflexions, sur le choix des mots ou sur la construction des phrases.

Source : Hillary CHUTE, *Le monde de Maus*, Flammarion, 2022, page 37.

Document 2 : Entretien de Simone Veil au « Figaro » - 25 mars 1994

Née en 1927 à Nice, Simone Veil est âgée de seize ans et prépare le baccalauréat lorsqu'en mars 1944, elle est déportée avec sa mère et sa sœur à Auschwitz, puis en janvier 1945 à Bergen-Belsen (en Allemagne) où sa mère meurt. Cet entretien eu lieu à l'occasion de l'inauguration d'un monument à la mémoire des déportés du camp de concentration de Bergen-Belsen au cimetière du Père Lachaise. Simone Veil, est alors ministre des Affaires sociales, de la Santé et de la Ville. Cette inauguration se fit en présence de vétérans de l'armée britannique qui avaient participé, le 15 avril 1945, à la libération du camp, et de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris. En moins de deux ans, 50 000 personnes ont été assassinées dans ce camp.

LE FIGARO – En moins d'un mois, l'Histoire a été d'actualité par le biais d'un film grand public américain (La liste de Schindler de Spielberg, sept oscars), puis l'ouverture du procès d'un ancien collaborateur, Paul Touvier. Dans un tel contexte, quel est le rôle d'un ancien déporté dans la transmission de la mémoire ?

Simone Veil : Les anciens déportés ont été les victimes, mais aussi les seuls témoins. Très peu ont survécu à la déportation. Sur 75 000 déportés juifs de France, moins de 3 000 sont rentrés. La plupart sont aujourd'hui morts ou âgés. Vis-à-vis de tous ceux qui sont morts dans les camps, de nos parents, de nos amis, exterminés dès leur arrivée ou dont nous avons partagés les souffrances avant de les voir mourir dans des conditions atroces, nous avons tous pris un engagement : celui de témoigner. Ce que, pour la plupart d'entre nous, nous avons fait, même si notre parole a été souvent occultée parce qu'il était plus facile de ne pas nous entendre.

Naturellement, les historiens prennent de plus en plus la relève, et je m'en réjouis. Leurs travaux sur les faits eux-mêmes et sur leurs origines fournissent une réponse irréfutable à tous ceux qui nient qui relativisent des

réalités incontestables. Ils ont un rôle pédagogique essentiel pour l'éducation des jeunes, même s'il subsiste dans la folie nazie une part d'absurdité et d'inexplicable. Après le temps du témoignage, vient inévitablement celui de l'histoire, également celui de la fiction. Il y a toujours un moment où les événements, même les plus cruels, entrent si je peux dire dans le domaine public. Il en est ainsi de tout ce qu'il remonte au plus loin fond la mémoire des hommes, des plus belles pages de l'Histoire comme des plus sinistres.

La volonté d'informer, le recours à l'expression picturale, littéraire ou cinématographe, les analyses et les interprétations, comportent évidemment des risques de déformation, voire de désinformation. C'est encore plus vrai pour ce qui touche à la déportation, dont le vécu est incommunicable, d'autant que les nazis ont pris soin d'effacer le maximum de preuves. Pourtant, une telle représentation de l'Histoire et à la fois inévitable et utile. Les romans, les films peuvent jouer un rôle positif, dans la mesure où ils touchent davantage la sensibilité de ceux auxquels ils s'adressent, en faisant appel à l'émotion par un processus d'identification aux personnages. Tel document filmé qui montre des tas de cadavres, de cheveux, de paires de lunettes trouvés à la libération des camps laissera toujours une impression d'horreur indélébile. Mais une série télévisée comme « Holocauste », diffusée dans le monde entier, a permis à des centaines de milliers de personnes de comprendre comment en Allemagne, une famille « ordinaire » a pu subir ce destin, simplement parce qu'elle était juive.

Le Figaro : - Avez-vous toujours eu cette ouverture sur la transmission du témoignage ou est-ce le fruit d'une évolution ?

Simone Veil : - Oui, j'ai toujours voulu témoigner, même si j'éprouvais la difficulté de communiquer ce qui est, dans une certaine mesure, indicible et si j'ai souvent ressenti combien nos proches, ceux qui nous aiment le plus, étaient réticents à entendre des choses qui les bouleversaient. D'autant que nous relations souvent avec une précision presque cynique, des faits insoutenables. Tout de suite après la guerre, les déportés mais aussi ceux qui avaient vécu la guerre, avaient aussi envie de tourner la page, ne serait-ce que pour avoir plus de force pour survivre. Les premiers récits sur les camps, les plus admirables, ceux de Primo Levi, n'ont eu que quelques centaines de lecteurs, pour une raison qu'il avait lui-même pressentie : « On ne nous croira pas, on ne nous écouterà pas... » [...]

SOURCE : « Interview de Madame Simone Veil », *Vie Publique*, consulté le 16 avril 2024.

Propos recueillis par Valérie DUPONCHELLE le 1^{er} mars 1994, texte intégral :

<https://www.vie-publique.fr/discours/216873-simone-veil-0131994-24031004-deportation-juifs-memoire>